



Annales historiques de la Révolution française

336 | avril-juin 2004
L'Espagne et Napoléon

Wellington : the Iron Duke

Charles Esdaile



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1748>

DOI : [10.4000/ahrf.1748](https://doi.org/10.4000/ahrf.1748)

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 239-240

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Charles Esdaile, « Wellington : the Iron Duke », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 336 | avril-juin 2004, mis en ligne le 20 février 2006, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/1748> ; DOI : [10.4000/ahrf.1748](https://doi.org/10.4000/ahrf.1748)

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Wellington : the Iron Duke

Charles Esdaile

- 1 Le duc de Wellington est l'une des figures de l'histoire moderne britannique sur laquelle on a le plus écrit. Dans les vingt dernières années, ont été publiées quatre longues biographies, auxquelles doivent être ajoutées sept séries d'essais sur divers aspects de sa carrière, deux études de ses relations avec Napoléon et trois ou quatre monographies sur des sujets tels que son généralat, son mariage ou sa carrière politique. Aucun signe de tarissement dans ce flot : une biographie de plus est ainsi en préparation. Tout cela n'a pas de quoi surprendre. Tout d'abord, Wellington est depuis toujours confondu par le mot célèbre de « voleur de l'État » : sa carrière a épousé la plupart des aspects de l'histoire de la Grande-Bretagne dans la première moitié du XIXe siècle. Ensuite, Wellington apparaît sans aucun doute comme le plus grand soldat qu'aient jamais produit les îles britanniques, et comme tel devient une icône aux lendemains de l'Empire français, époque où les certitudes passées sont battues en brèche. Enfin, en un temps où une majorité de l'opinion publique anglaise est obnubilée par l'idée de souveraineté nationale telle qu'elle émane de la Communauté européenne, le duc peut incarner le symbole d'une défense de la patrie. D'autant que circulent des interprétations de plus en plus bizarres sur la nature de l'Empire napoléonien. Témoignage ironique du succès du premier empereur à propager ce qu'il est convenu d'appeler la « légende de Sainte-Hélène », il est communément admis que, premièrement, Napoléon fut un apôtre de l'unité européenne et que, deuxièmement, il est finalement en train de gagner la bataille. C'est le sens d'une récente série télévisée sur les guerres napoléoniennes intitulée « Un monde en armes », comme cela transparait sous la plume de plus d'un écrivain. Citons, par exemple, les mots d'Andrew Roberts (*Napoléon and Wellington*, Londres, Weidenfeld et Nocholson, 2001, p. 298) :
- 2 « Le projet napoléonien d'une unité politique de l'Europe, contrôlée par une bureaucratie (sur le modèle français) centralisée, aux carrières ouvertes aux talents, et par un corpus écrit de lois, a vaincu les prétentions de Wellington à une indépendance souveraine de la Grande Bretagne, les distinctions de classes et la suprématie de la loi commune anglaise fondée sur la tradition établie, parfois depuis fort longtemps [...]. Il y a quelque ironie à

avoir combattu à Waterloo, à seulement douze miles de Bruxelles, actuelle capitale de l'Union européenne. Car, si Wellington gagna la bataille, c'est le rêve de Napoléon qui est devenu réalité. »

- 3 Si tout cela est assez compréhensible, la conséquence hélas est que la plupart des auteurs qui choisissent de s'intéresser à Wellington optent pour un point de vue clairement hagiographique. Richard Holmes offre un bon exemple de cette tendance avec son *Wellington : le duc de fer*. Comme il le confesse lui-même, Holmes est un admirateur convaincu du duc. L'intense travail que lui ont imposé son livre et la série télévisée qui l'accompagne lui ont, selon ses dires, permis de revivre l'épopée de son héros. Pour preuve de ce voyage virtuel, les derniers mots de l'ouvrage : « Maintenant que je l'ai suivi depuis l'Irlande jusqu'en Inde, de l'Espagne à Waterloo [...], je l'admire plus que jamais » (p. 306). Nous avons donc affaire à un portrait plein d'empathie. La stature de Wellington, son génie de combattant, son sens du devoir et sa capacité à tout résoudre, sont mis fortement en exergue, depuis ses victoires en Inde, dans la Péninsule ibérique et aux Pays-Bas, jusqu'à ses dernières années de politicien et d'homme d'État (il faut dire, toutefois, qu'il s'agit avant tout d'une biographie militaire : ceux qui s'intéresseraient à la carrière civile du duc seraient mieux inspirés de consulter les ouvrages de Longford – *Wellington : voleur d'Etat* – et, surtout, de Thompson, *Wellington après Waterloo*). De toute cette somme, il n'y a pas grand chose à redire. En fait, le plus admirable dans cette figure de Wellington est le talent de Holmes, écrivain et homme de télévision prolifique : s'il est difficile d'apprendre quoi que ce soit de neuf sur le duc, reconnaissons l'élégance du style, l'habileté du récit, notamment des explorations des champs de bataille, un point de vue rafraîchissant. Remarquons aussi l'insistance de l'auteur à faire savoir que Wellington, dans l'intimité de sa vie privée, écornait quelque peu son image de sainteté. En fin de compte, *Wellington : le duc de fer* représente un peu plus qu'une biographie grand public supplémentaire : si le chemin suivi par Holmes a été déjà bien balisé, son travail est en fin de compte quelque peu différent de ceux qui l'ont précédé et, tout en n'usant pas des monographies fondées sur des sources archivistiques, il parvient à apporter quelques lumières nouvelles sur le sujet. La voie est désormais ouverte à un travail plus scientifique qui s'intéressera à autre chose qu'à la litanie des gloires passées.